

LE STYLE ENTRE GRAMMAIRE ET RHÉTORIQUE

Joëlle Gardes Tamine

Bien au-delà de son intérêt pour les candidats, la journée d'agrégation organisée par Karine Abiven et Hélène Biu a le grand mérite de mettre en œuvre des conceptions sur la langue et le style qui restent trop souvent théoriques. C'est ici une stylistique-action, si l'on peut dire, qui se manifeste, et montre la vigueur de cette discipline « interlope », comme la décrivait le sémiologue Jean-Claude Gardin¹, à mi-chemin entre l'étude de langue et la littérature, et pour cela, trop facilement décriée comme ne relevant ni de l'une ni de l'autre. Sans doute, mais elle permet de les articuler l'une à l'autre, ce qui, somme toute, est l'essentiel. On doit ainsi distinguer trois niveaux pour appréhender un texte. D'abord celui des faits de langue, car, faut-il rappeler cette lapalissade, avant de proposer des idées, des émotions..., un texte est fait de mots. Puis le groupement de ces faits dans un ensemble particulier où ils prennent leur sens les uns par rapport aux autres et dans une construction globale. Enfin, la mise en perspective de ces faisceaux de traits dans un extérieur du texte, dans des considérations que l'on peut regrouper sous le terme de rhétorique. Qu'on me permette de rappeler ici ma propre conception du style. Avec Gilles-Gaston Granger, je pense que le style est « une modalité d'intégration de l'individuel dans un processus concret qui est travail, et qui se présente nécessairement dans toutes les formes de la

1 Voir Jean-Claude Gardin, « Vers une épistémologie pratique en sciences humaines », dans Jean-Claude Gardin *et al.*, *La Logique du plausible. Essais d'épistémologie pratique en sciences humaines*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1987, p. 3-91.

pratique² », et dans le cas particulier de la pratique des mots. Il témoigne d'un engagement du locuteur et tout particulièrement de l'écrivain qui choisit, consciemment ou non, une langue, un registre, un genre, une attitude énonciative... Ainsi retenus, les faits de langue prennent leur sens dans la totalité d'un texte, qui s'ouvre sur un extérieur. Il s'agit de passer des micro-unités aux structures globales puis au monde, ou plutôt à une représentation de ce monde, à du mondain, selon le terme de Georges Molinié, ou à une ontologie, selon celui de Michele Prandi³. Le *logos*, premier, fondamental, émane d'un *ethos*, et tient compte de l'autre de l'échange, de son *pathos*, tout comme l'univers qu'il vise, qu'il lui préexiste, ou qu'il le construise. C'est ainsi une perspective rhétorique qui justifie les faits linguistiques et leur agencement stylistique. Le style est l'articulation des deux niveaux, grammatical et rhétorique : bien loin de s'écarter du fait grammatical, il prend appui sur lui pour construire une production langagière individuelle dont la signification dépend de considérations extérieures. C'est dire qu'il n'y a pas d'analyse stylistique refermée sur elle-même, réduite à l'observation de faits de langue, plus ou moins saillants dans le texte, ou à une liste de traits regroupés en une fiche descriptive : l'analyse doit s'appuyer sur la grammaire pour aboutir à une interprétation du texte, en réponse à la question préalable que l'on a posée sur lui, en termes de genre, d'énonciation, de vision du monde d'un personnage ou du narrateur... C'est ce dont témoigne chacune des communications rassemblées dans ce volume, avec sa spécificité.

C'est parfois le fait de langue qui est au centre de l'analyse, comme dans l'article de Fabienne Boissières, « L'implication passive dans *La Vie de Marianne* de Marivaux », qui étudie la façon dont l'exercice de la

-
- 2 Gilles-Gaston Granger, *Essai d'une philosophie du style* [1968], Paris, Odile Jacob, 1988, p. 8. Voir Joëlle Gardes Tamine, « Le travail des mots », dans Joëlle Gardes Tamine et Georges Molinié (dir.), *Style et création littéraire*, Paris, Champion, 2011, p. 65-76.
 - 3 Georges Molinié, *Hermès mutilé. Vers une herméneutique matérielle. Essai de philosophie du langage*, Paris, Champion, 2005 ; Michele Prandi, *Grammaire philosophique des tropes. Mise en forme linguistique et interprétation discursive des conflits conceptuels*, Paris, Éditions de Minuit, 1992.

volonté de la narratrice se traduit à travers le lexique, le passif, la voix pronominale, etc., ou dans celui de Franck Neveu, « Discontinuité et déploiement. Sur la syntaxe oratoire dans *Mémoires d'Hadrien* », qui montre comment cette syntaxe construit un *ethos*. Le titre même de l'étude de Frédéric Martin-Achard, « Entre Antiquité et modernité, l'hyperbate dans *Mémoires d'Hadrien* », montre précisément que le fait de langue est l'objet d'une question qui vise à l'interpréter. À proprement parler, d'ailleurs, l'hyperbate est autant fait de langue, qui joue sur l'ordre des mots, qu'une figure stylistique, qui implique inversion ou ajout, elle montre bien l'articulation des niveaux dont on a parlé.

Plusieurs analyses intègrent les micro-unités dans des ensembles qui leur donnent leur sens. Il peut s'agir de considérations sur le développement d'un texte bref, comme le poème en prose, analysé par Pauline Bruley (« Figures d'amplification dans les *Petits poèmes en prose* : l'esthétique du "thyrse" à l'œuvre ? »), sur la nature d'une œuvre tout entière, par exemple dans une perspective générique, comme dans l'étude de Lise Charles, « Marianne dramaturge : la scène dialogue dans *La Vie de Marianne* », qui montre la ressemblance entre le roman et le théâtre, à travers « la voix narrative ». C'est également cette voix qui fait l'objet de l'analyse de Stéphanie Thonnerieux, « Qui parle dans *Le Spleen de Paris* ? Dialogue, dialogisme et point de vue ». Elle pose le problème de l'énonciation, du discours à la source de ces discours, problème fondamental en particulier quand les voix narratives se multiplient. Evelyne Oppermann-Marsaux étudie ainsi le discours rapporté dans le *Roman d'Eneas* (« Quelques propriétés énonciatives du *Roman d'Eneas* et l'émergence de l'écriture romanesque ») dans un genre tout à fait particulier, le roman en vers. Ces trois études témoignent, s'il en était besoin, de la nécessité de mettre en perspective des faits de langue, ici le discours rapporté, évidemment avec leur origine énonciative, simple ou double, mais aussi avec le genre où ils sont employés. Décidément, il n'y a pas solution de continuité entre les micro- et les macro-unités.

Plusieurs articles se tournent plus précisément vers la perspective rhétorique, en particulier pour les textes classiques. On sait en effet combien la discipline est importante pour des écrivains qu'elle a largement formés. Ces contributions en exploitent les différentes

composantes, type de discours, figures, rapport à la vérité... L'étude d'Alexandre Tarrête, « La rhétorique de l'évidence dans le *Discours de la servitude volontaire* » s'attarde sur cette notion fondamentale qu'est l'*enargeia*, qui, bien loin de se limiter à l'emploi de figures comme l'hypotypose, est liée à une interrogation sur l'intelligibilité du monde. Nora Viet, « "Mettre la main aux plaies incurables" ». Le pari de l'éloquence paradoxale dans le *Discours sur la servitude volontaire* », analyse la stratégie discursive de La Boétie à travers une figure de pensée, le paradoxe. Jean de Guardia (« *Cinna* et le genre délibératif » se penche sur la façon dont se construisent les monologues de dilemme et d'hésitation et ce qu'ils doivent au genre délibératif. Enfin, le texte de Nicholas Dion, « "D'un genre peut-être plus sublime" : la mise en forme des intentions dans *Cinna* », se situe à l'articulation de la rhétorique avec la *Poétique*, en interrogeant la question du dénouement de la pièce, qui découle d'actes de persuasion.

À travers ces différents angles d'approche complémentaires se manifeste la vitalité d'une discipline dont jamais ses détracteurs, linguistes ou littéraires purs et durs, n'ont réussi à supprimer la légitimité. Dans la vie quotidienne comme dans des situations plus élaborées, plus contrôlées, c'est par le *logos* que passe notre insertion dans le monde, ce n'est pas seulement au théâtre que la parole est action. Comment ce *logos* ne devrait-il pas faire l'objet de notre toute attention ? C'est là une nécessité dont les étudiants se convaincront aisément à la lecture de cet ouvrage.